

LE COCHON, LE RENARD ET LE MOULIN

États-Unis, 2017, animation, 43 minutes.

Petit cochon deviendra grand

Point de vue de Margot Grenier

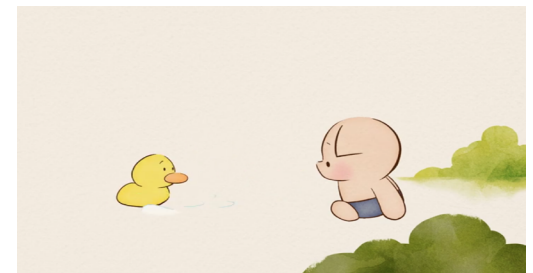
Dans les premières images du film, deux mains démiurgiques façonnent un nouveau-né et lui prodiguent soin et attention : elles habillent l'enfant, le retiennent et l'encouragent quand il fait ses premiers pas. Puis elles lui enseignent à s'occuper d'une fleur délicate et terminent d'assembler un moulin. Enfin, la silhouette paternelle enfle un masque pour partir affronter un nuage sombre. La fluidité et le rythme de l'animation de ces premiers plans évoquent les premiers moments de vie du cochon comme un flux, un mouvement vital. Dans sa brièveté, la séquence d'ouverture concentre les enjeux du film : que signifie grandir ? Quelles sont les étapes par lesquelles passe un enfant ? Comment les traverse-t-il ? Quelles émotions l'accompagnent tout au long de son parcours ? En épousant le point de vue d'un petit cochon qui découvre le monde, le film d'Erick Oh s'efforce d'apporter certaines réponses à ces interrogations.

AGRANDIR LE CADRE

Le Cochon, le renard et le moulin peut d'abord être analysé sous l'angle des décors : celui où le personnage naît et vit, celui qu'il explore en grandissant, comme celui où il rencontre d'autres que lui, amis ou rivaux. Remarquons que cette notion de décor est centrale dans la vie d'un jeune élève, qui partage ses journées entre sa maison et la salle de classe, sa chambre et le dortoir, la cuisine et la cantine.

Le film dépeint avec poésie l'univers du cochon : les nuages ont des yeux et une bouche pour sourire, ils sont comme des ballons dont les personnages peuvent s'emparer. La neige se déguste comme de la glace dans un cornet et les papillons se transforment en un ballet de nuées bleues et jaunes. Cette fantaisie du réel est entretenue par l'esthétique du film, à laquelle les couleurs pastel insufflent de la douceur. Proches d'esquisses à l'aquarelle, les images jouent sur l'épure et les contrastes, entre les couleurs et le blanc mais aussi entre les pleins et les vides. L'espace laissé libre devient un appel à l'imaginaire qui rend possible toutes les métamorphoses et les détournements, notamment dans le traitement des décors. Ici, dans un coin vide de l'image, surgit une mare : quelques traits bleus figurent les clapotis de l'eau et entérinent la transformation ludique du décor. Là, le père se baisse et ouvre une trappe au sommet de la colline, mystérieusement matérialisée par son geste décidé. Le monde du petit cochon apparaît ainsi comme une page blanche qui se remplit, se découpe et se façonne à la guise du personnage, toujours libre de se lancer dans de nouvelles expériences.

Le traitement des décors renvoie aussi à un monde à explorer. Au cours du film, la géographie de l'univers du cochon se dévoile : en quelques traits, le premier chapitre présente le haut d'une colline, surmontée par un moulin et bordée de nuages. Puis apparaissent dans les chapitres suivants des buissons, un arbre, un plan d'eau et finalement toute une ville en contrebas. Cette exploration du décor



se fait en lien avec le cadre de l'image, qui s'ouvre à mesure que le personnage s'éloigne du moulin familial. Les plans de plus en plus larges déterminent l'évolution des limites de son environnement. Quand il part à la découverte du monde, le cadre se déplace avec lui et s'agrandit à son rythme, suggérant la superposition entre cadre de vie du cochon et cadre de l'image. Grandir consiste, pour le personnage comme pour les élèves, à élargir son champ de vision, à découvrir de nouveaux horizons.

Si le cadre s'agrandit, il se remplit également au gré des rencontres. Après le départ de son père, représenté par la sortie du personnage hors du champ de l'image, le cochon ne reste pas longtemps seul ! Très vite, un nouveau personnage le rejoint dans l'image et bouscule son quotidien solitaire : un poisson facétieux quitte le hors-champ (ce qui est autour de l'image et qu'on ne voit pas) pour entrer dans le cadre et par là même dans la vie du cochon. Plus tard, c'est au tour d'un renard de surgir du dehors (on entend ses pas avant de le voir à l'image), puis d'une chatte. Domaine traditionnellement dévolu à l'inconnu, voire à la menace diffuse, le hors-champ symbolise au contraire dans le film la promesse de nouvelles rencontres, d'un monde qui s'ouvre à d'autres que soi. Ces rencontres, filmées comme autant d'entrées dans l'image, se font avec fluidité et légèreté, tant le trait vif du dessin impulse le mouvement des corps.

Ces personnages qui rejoignent le film au gré des chapitres présentent des tempéraments variés : il y a le renard solidaire, le poisson opportuniste, la chatte un peu chipie, l'hippopotame gourmand, les moutons bagarreurs et le lapin timide. On pourra demander aux élèves de les identifier après la projection. Bien qu'aucun ne parle, tous sont très expressifs. La réussite de l'animation consiste à croquer leurs caractères à travers leurs expressions de visage, leurs postures et leurs mouvements. Il n'est donc pas étonnant que certaines situations tendent vers le burlesque, une forme de comique qui repose sur les corps et les gags visuels : citons par exemple la lutte silencieuse entre le poisson et la fleur pour être arrosés (chapitre 2), ou les gesticulations cocasses du cochon pour expulser le papillon hors de son groin (chapitre 3).

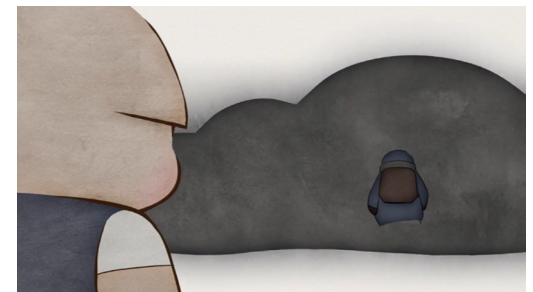
Comme un élève avec ses camarades de classe, le cochon apprend à trouver sa place au sein de cette communauté multiple. Par petites touches, le film incite à dépasser les préjugés que l'on peut

avoir sur l'autre : après des débuts compliqués, la chatte et le poisson vivent une parfaite idylle. À l'inverse, la horde de moutons qui s'en prend à l'hippopotame semble bien loin de l'expression « doux comme un agneau » ! Dans le film comme dans la vie des élèves, grandir signifie s'ouvrir aux autres, accepter leurs particularités sans renier sa singularité.

SURMONTER LES OBSTACLES

Bien que progressif, l'apprentissage du cochon ne se fait pas sans heurts et le film s'intéresse à la manière dont le jeune héros fait face à ces obstacles d'origines diverses : solitude, dangers multiples et démons intérieurs.

La mise en scène de la séquence d'ouverture, qui présente des mains sans visage, interroge dès le début sur la place du père aux côtés de son enfant, figure à la fois protectrice et absente. Pour discuter de cette disparition avec les élèves, il serait intéressant de lister avec eux les contes qui présentent des parents absents (les pères de Blanche-Neige ou de Cendrillon, qui laissent leur progéniture aux mains d'odieuses belles-mères), déficients (les pauvres parents de Hansel et Gretel ou du Petit Poucet), voire monstrueux (le père incestueux de Peau d'Âne). On pourrait ajouter les personnages d'enfants esseulés des films de Hayao Miyazaki, plébiscités par les jeunes spectateurs : les parents de Ponyo laissent leur ondine de fille rejoindre seule la terre ferme, ceux de Chihiro sont transformés en cochons dès le début du film, et ceux de Kiki l'encouragent à quitter le foyer pour devenir une jeune sorcière... Tout se passe comme si, dans ces œuvres comme dans le film d'Erick Oh, il fallait justement que les parents soient absents pour que le héros puisse grandir et gagner en autonomie. Comme le cochon, les élèves font quotidiennement l'expérience de la disparition (certes temporaire !) et de la séparation d'avec leurs parents. La porte de la salle de classe doit probablement apparaître aux yeux de certains comme le nuage noir qui engloutit le père du cochon. Impossible de retenir leurs parents qui partent travailler, comme le père du cochon qui file accomplir sa mission une fois son enfant en sécurité à côté du moulin... Ainsi, si les spectateurs adultes peuvent être enclins à voir dans ces brumes sombres une métaphore de l'abandon, de la maladie, voire de la mort, on peut supposer que les jeunes spectateurs en auront une lecture différente, plus proche de leur expérience quotidienne.



De façon métaphorique, plusieurs chapitres se font l'écho d'une certaine animosité entre enfants (les « copains désagréables » ou les moutons qui s'en prennent à l'hippopotame). D'autres histoires pointent le comportement individualiste de certains personnages, qui mettent en danger leurs camarades en agissant de façon égoïste. C'est le cas de l'hippopotame qui, en détachant une aile du moulin pour s'éventer, provoque la montée du nuage noir. Empruntant un fil narratif qui, à nouveau, n'est pas sans rappeler celui des contes, le film évoque aussi le danger que peuvent représenter certains adultes. C'est le cas du père lion, dont on comprend rapidement l'appétit pour le cochon et ses jeunes amis : tous finissent à la casserole.

Les péripéties de ces épisodes, qui toujours se terminent bien, apparaissent comme autant d'occasions pour le cochon d'apprendre à se défendre, à surmonter les obstacles et donc à grandir. Après l'avoir embêté en pénétrant dans son groin, les papillons facétieux reviennent à plusieurs reprises dans le film voler autour de lui. Le cochon s'en débarrasse d'un geste de la main, preuve qu'on ne saurait l'y reprendre. Ces interventions nourrissent alors une forme de comique de répétition auquel seront sensibles les élèves les plus observateurs. C'est aussi le cochon qui, couvert de son masque, brave la tempête de brumes déclenchée par l'hippopotame pour réparer le moulin et reprendre le contrôle de la situation. Mais face à la cruauté du lion, ses jeunes amis et lui apprennent que certains périls ne peuvent être affrontés seuls et nécessitent l'intervention d'adultes.

Finalement, il semble que la menace la plus grande réside dans la fragilité et l'instabilité d'un monde cerné par les brumes. Quand elles envahissent la colline, la végétation brûle et se dessèche à grande vitesse. Le passage de la couleur au noir et blanc traduit visuellement les ravages produits par ce nuage de pollution, qui peut aussi évoquer des incendies géants. De façon plus ludique, le rythme et les nombreuses métamorphoses de l'animation traduisent à leur façon le caractère fugace et précaire de cet environnement, qui constamment se transforme.

Le film se fait l'écho de la difficulté du cochon à grandir dans ce monde éphémère. La peur du jeune héros est matérialisée par le motif récurrent de la submersion et de l'absorption : cela peut être le nuage noir, qui « avale » son père puis prend la forme d'une vague gigantesque, d'un bonhomme géant ou d'un monstre marin²,

la noyade de son ami renard, les fruits fantasmagoriques qui se croquent entre eux ou bien les papillons, que le cochon ingurgite à son corps défendant. Certaines de ces visions apparaissent pendant des cauchemars, qui traduisent l'agitation et les démons intérieurs auxquels le cochon doit faire face, jusqu'à affronter son propre « double ». Ces images peuvent être impressionnantes pour les jeunes spectateurs. Il ne faut pas hésiter à en reparler avec eux après la séance, à partir de photogrammes ou lors d'une discussion collective en classe.

Face aux désordres du monde, le film avance plusieurs motifs de réconfort et d'espoir. C'est, d'une part, la solidarité au sein de la communauté et l'amitié entre le renard et le cochon, qui éloigne définitivement la solitude dans la séquence finale, où les deux personnages se tiennent main dans la main. C'est, d'autre part, l'image du moulin, gardien immobile et solide de la sérénité de la vallée et évocation de la figure protectrice du père, qui revient le réparer et l'agrandir à la fin du film. Après avoir bien grandi et parcouru un long chemin, depuis sa naissance jusqu'à « l'âge de raison », il est temps pour le cochon d'endosser, à son tour, le rôle de gardien du moulin.

GRANDIR AVEC LE CINÉMA

Reconnaissons-le : *Le Cochon, le renard et le moulin* bouscule notre regard sur l'enfance, une période de la vie que nous souhaiterions voir rimer avec douceur, insouciance et innocence. Le film d'Erick Oh aborde au contraire des thématiques qui peuvent nous toucher intimement ou nous sembler difficiles à évoquer avec des élèves. « *Les films pour enfants qui s'adressent exclusivement à eux et ne parlent que de choses joyeuses me dérangent. Je n'ai pas l'impression que ce soit à l'image de ce qu'on vit en tant qu'enfant. La part sombre fait partie de la vie et j'aime mélanger les genres* »³, souligne Pierre-Luc Granjon, réalisateur de films d'animation qui s'adressent au public jeune en revisitant l'univers des contes. La frustration, la peur, la colère, les disputes, la tristesse mais aussi les retrouvailles, l'amitié, la joie ou les rencontres font déjà partie de la vie des élèves, en classe comme à la maison. Alors pourquoi chercher au cinéma à les tenir à l'écart de ces émotions ? C'est en s'identifiant aux personnages et en surmontant avec eux les obstacles que les jeunes spectateurs peuvent apprivoiser la peur et se construire. C'est en cela que le cinéma aide à grandir.



Par ailleurs, nul doute que les élèves percevront la force et le mystère du film sans forcément ressentir la gravité que nous pouvons y voir. Il y a 80 ans environ, Antoine de Saint-Exupéry notait malicieusement dans la dédicace de son conte *Le Petit Prince* : « Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent) »⁴. En écho à cette remarque, le texte s'ouvre sur les souvenirs d'enfance du narrateur et son talent incompris pour le dessin : alors qu'il s'applique à représenter un éléphant avalé par un boa, les adultes autour de lui ne voient dans son croquis qu'un chapeau difforme, à son grand désarroi. Ont-ils oublié la fantaisie et la créativité de leur regard d'enfant ?

Le Cochon, le renard et le moulin évoque par certains côtés le chef-d'œuvre de Saint-Exupéry, à travers les personnages principaux (un cochon seul sur sa colline et son ami renard), leurs occupations (le cochon découvre le monde comme le Petit Prince explore les planètes ; l'un et l'autre prennent soin de leur fleur), et les thématiques qui traversent les deux œuvres (l'amitié, l'attention portée à l'autre, le caractère initiatique de leurs aventures). Plus frappant encore, le film d'Erick Oh s'appuie sur des symboles et des métaphores qui ouvrent à une pluralité de sens et de compréhensions, à la manière du texte de Saint-Exupéry. Il est alors précieux, pour aborder la séance de cinéma avec les élèves, de garder à l'esprit la « leçon de regard » du début du *Petit Prince* : en soulignant les différences de perception entre adultes et enfants, l'épisode invite à s'ouvrir à la diversité des interprétations d'une œuvre. Il nous exhorte à retrouver nos yeux d'enfants pour ne pas imposer notre compréhension d'adultes aux plus jeunes spectateurs. Au risque, sinon, de passer à côté de l'éléphant en décrétant que c'est un simple couvre-chef.

Notes :

¹ : Notons néanmoins que le père est à nouveau présent et toujours vivant dans le roman graphique *Le Veilleur des brumes*, dont l'intrigue se déroule bien après la petite enfance du cochon.

² : Cf. les images ricochet sur les brumes sombres

³ : Extrait de la masterclass donnée en mai 2024 par Pierre-Luc Granjon dans le cadre du Festival national du film d'animation de

Rennes Métropole. [Disponible ici](#)

Pierre-Luc Granjon est notamment le réalisateur du film *L'Hiver de Léon*, présent dans le catalogue Maternelle au cinéma. [Disponible ici](#)

⁴ : Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1945.

